

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 42 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 44 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. COSTUME JUANITA (DEVANT).

3. CONFECTION GENRE DOLMAN.

2. COSTUME JUANITA (DOS).

COSTUME ET CONFECTION DE PRINTEMPS. — MODÈLES DE LA MAISON TAINQUIER, DESSINÉS SPÉCIALEMENT POUR LA « REVUE DE LA MODE » PAR M. GUSTAVE JANET.

ante proportion. Sa
ur tous.
ne à la ceinture du
sucès qui doit être
ercale avec volants de
e est à la fois d'une
es. Son prix est de

entr ne néglige rien
qu'elle s'est acquise
ns, tontours et coc
ations viennent aug
qu'elle possède déjà;
anciens.

mplément à la toilette
ous les soins de M. de
binaison des couleurs
rises des garnitures,
algnons pas de nous
in aux jolis jupons de
rue Vivienne).

l d'avril, toujours si
is l'usage du lait ca
ut remplacer avanta
le, est d'une grande
rousseur. Il s'emploie
lait antipélique se
int-Denis.

Nous recommandons
e seul qui offre une
rue J.-J. Rousseau.

anger qui désirerait
ute sécurité s'adresser
Saint-Honoré, Paris.
Envoi d'échantillons.

phthiques, des vieilles
constitutions délicates
aux principes nutri
rend les forces et la
yon. T^{tes} pharmacies.

G. NABAUD

Journal de Musique,
rière des chansons li
avons annoncé la pro

aux!
ve Nafant.
elle, poésie de Philippe
ard. — Une Courante,
Album anecdottique. —

centimes.
s) : un an, 18 fr. ; —
; — un mois, 1 fr. 50.



IR RÉCUS
u d'années de distance
aque porte à porte, et

ant, 13, quai Voltaire.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costumes et confections de printemps (quartiers de-
sus). — Dessous de flacon en application sur tulle. — Voile de
fauteuil en application. — Trois bandes en ap-
plication. — Bande à broder au passé. — Cor-
sage de fantasia (devant et dos). — Deux cor-
sages de hiver ou de soirée. — Rébas.
SUPPLÉMENTS : Planches de modes colorées —
Pince de patrons et de broderies.

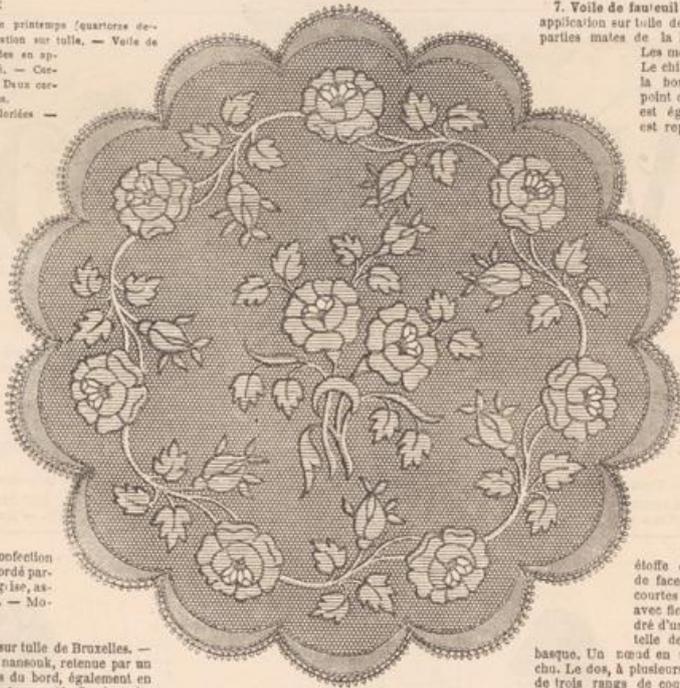
EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Juanita (devant et dos). —
Costume composé d'un jupon et
d'une polonoise en lainage rayé.
Les manches et les garnitures sont
en faille bleu marine. Deux plis
Watteau dans le dos se conti-
nuent jusqu'en bas. Passants de
faille bleu marine dans les volans.
Boutons pareils. — Modèle de la
maison Tainturier, 46, rue des
J.ûneurs.

3. Muguet. — Confection genre
dolman en vigogne noire bordée
partout d'un large biais de faille.
Motifs de passementerie et tres-
ses; frange riche. — Modèle de
la maison Tainturier.

4-5. Costume Graziani (devant
et dos). — Ce costume se compose
d'un jupon, d'un corsage et d'une confection
demi-longue sans manches. Il est bordé par-
tout de franges de laine et de faille grise, as-
surtout à l'étoffe; manches en faille. — Mo-
dèle de la maison Tainturier.

6. Dessous de flacon, application sur tulle de Bruxelles. —
L'application se fait en batiste ou en nansouk, retenue par un
point cordonné. Les dents arrondies du bord, également en
application, sont ornées d'un petit p'tot rapporté. Ce p'tot s'a-
chète au mètre.



6. DESSOUS DE FLACON EN APPLICATION SUR TULLE.

7. Voile de fauteuil réduit au cinquième de sa grandeur, en
application sur tulle de Bruxelles. — Le milieu, ainsi que les
parties mates de la bordure, sont en batiste ou nansouk.
Les motifs sont exécutés d'un point côtelé.
Le chiffre enlacé, les oilets et les fleurs de
la bordure sont brodés au plumetis ou au
point de feston, à volonté. Le bord extérieur
est également festonné. Ce rosd, tel qu'il
est représenté par notre dessin, peut servir
pour dessus de pelote.

8. Bande, application de drap
sur drap, ornée de broderies au
point russe. Les deux bandes sont
découpées en petites dents au bord.
La bande, superposée sur l'autre,
est retenue par un point entre cha-
que dent.

9. Bande à broder au passé ou
au point de feston sur drap. Pour
la broderie, on emploie de la soie
ou de la laine fine de même cou-
leur que le drap, mais de ton plus
foncé. Cette bande convient pour
tapis de table, rideaux, chaises, etc.

10 et 11. Deux bandes, apli-
cation et broderie au point russe.
— La broderie au point russe est
certainement la plus facile qui se
fasse. Il s'agit seulement de recou-
vrir le trait du dessin par un fil
lancé, mais il est absolument né-
cessaire de le faire au métier, au-
rement l'étoffe ferait des plis.

12-13. Corsage de fantasia en
tulle de soie brochée mauve et blanc, vu
de face et de dos. — Le devant, à basques
courtes et arrondies, est décollé en carré,
avec fichu formé de plis de crêpe lisse, en-
cadré d'une belle dentelle blanche; cette den-
telle descend en coquille jusqu'au bas de la
basque. Un tord en ruban de satin mauve complète le fi-
chu. Le dos, à plusieurs coutures, forme pestillon, composé
de trois rangs de coques de l'étoffe superposées les unes
sur les autres, la première rangée de coques étant une con-
tinuation de morceaux du dos; ces coques sont doublées de



4. COSTUME GRAZIANI (DEVANT).



5. COSTUME GRAZIANI (DOS).

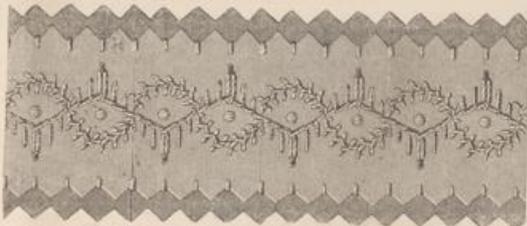


sati mauve.
de dentelle, u-
vers de l'éto-
la couture et
de M^{me} Fallie

14-15. Dem-
nez ou de s-
est en satin n-
rement recou-
jals. Il est tr-
simulant pa-

une culrassé la-
derrière. — La
est terminée p-
belle frange de
Une berthe, com-
dentelles et de
haut du corsage.
un corsage du m-
massé de soie
très ajusté, et le
simplement termi-
noir. La berthe d-
d'une draperie d-
milieu et sur les
noir. La draperie





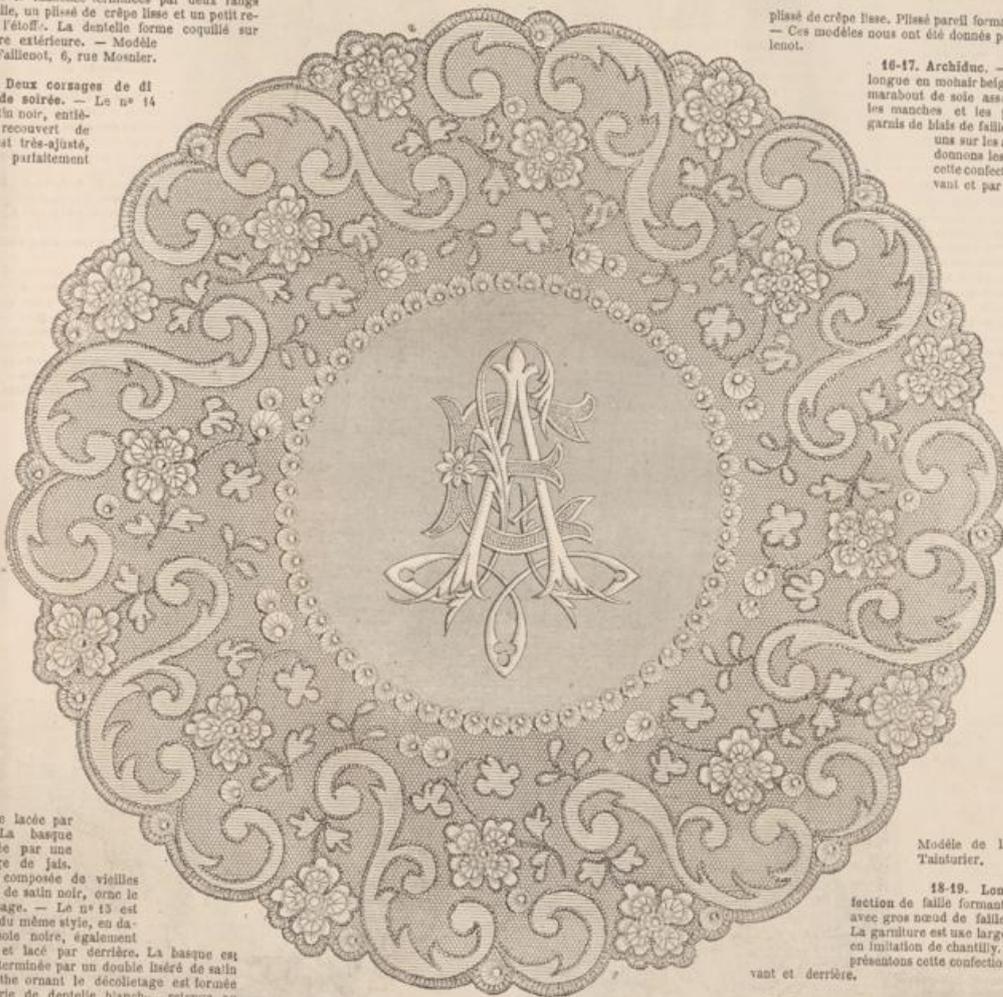
8. BANDE EN APPLICATION.



9. BANDE A BRODER AU PASSE.

en tissu mauve. Manches terminées par deux rangs de dentelle, un plissé de crêpe lisse et un petit revers de tulle. La dentelle forme coquilles sur la couture extérieure. — Modèle de M^{me} Fallencot, 6, rue Mosnier.

14-15. Deux corsages de dinner ou de soirée. — Le n° 14 est en satin noir, entièrement recouvert de jais. Il est très-ajusté, simulant parfaitement



plissé de crêpe lisse. Plissé pareil formant manches. — Ces modèles nous ont été donnés par M^{me} Fallencot.

16-17. Archiduc. — Confection longue en mohair beige, garnie de marabout de soie assorti. Le col, les manches et les poches sont garnis de biais de faille et satin les uns sur les autres. Nous donnons les dessins de cette confection, par devant et par derrière. —

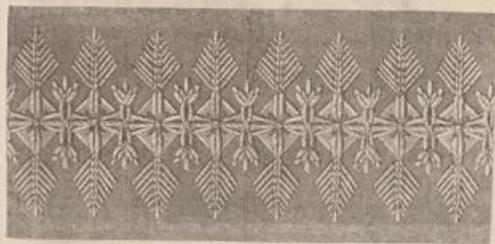
une cuirasse lacée par derrière. La basque est terminée par une belle frange de jais. Une berthe, composée de vieilles dentelles et de satin noir, orne le haut du corsage. — Le n° 15 est un corsage du même style, en damas de soie noire, également très-ajusté, et lacé par derrière. La basque est simplement terminée par un double liséré de satin noir. La berthe ornant le décolletage est formée d'une draperie de dentelle blanche, retenue au milieu et sur les épaules par des attaches en satin noir. La draperie de dentelle est surmontée d'un

Modèle de la maison Tainturier.

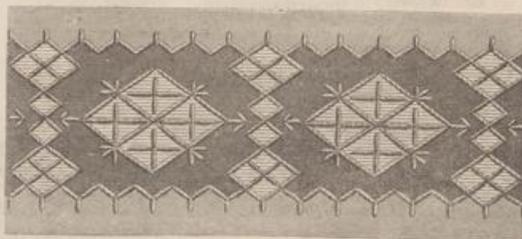
18-19. Longue confection de faille formant tunique, avec gros nœud de faille pareille. La garniture est une large dentelle en imitation de chantilly. Nous représentons cette confection vue devant et derrière.

20. Costume en tissu rayé, composé d'un jupon, d'une double jupe et d'un corsage et garni de biais de soie assortie.

7. VOILE DE FACTEUR.



10. BANDE EN APPLICATION ET BRODERIE AU POINT RUSSE.



11. BANDE EN APPLICATION ET BRODERIE AU POINT RUSSE.

21-22. Costume Ariésienne (vu devant et derrière), en lainage fantasie de couleur claire. — Il se compose d'un jupon et d'une polonaise formant habit par derrière, et garni devant d'un large revers en tissu pareil, garnitures de faille havane.

23-24. Hippocrate (devant et dos). — Confection longue en mohair noir, garni derrière et devant de biais de faille ornés d'appliques et de plissés formant Watteau dans le dos. Jolie frange de soie. — Ce modèle et les précédents nous ont été communiqués par la maison Tainturier, 46, rue des Jeûneurs.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de dîner et de concert. — La robe, entièrement pincée, s'ouvre sur le devant jusqu'à la taille. Traîne en faille sortant du dos. Culrassé retenue au milieu par un nœud en faille assortie aux deux teintes de l'étoffe, formant le devant de la robe. Le bas de la traîne est découpé en créneaux François I^{er}, d'où sort un gros pli d'orgue.

Toilette de course et de promenade. — Jupe de



12 ET 13. CORSAGE DE FANTAISIE (DEVANT ET DOS).

alle faite en éventail derrière; draperie en étoffe «skating», fermant double jure et passant gracieusement en écharpe écossaise autour de la culrassé pour se porter dans la draperie de la jupe. — Modèle de M^{me} Rebillet et Dusol, 219, rue Saint-Honoré.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Patron de la culrassé décolletée, dessins 15 et 16 du journal.

Confection Hippocrate, dessins 23 et 24.

Confection Graziani, dessins 4 et 5.

Costume Ariésienne, dessins 21 et 22.

Second côté

N^o 1. Coïn de manchoir au feston, point de roses, oeillets et roses à jours variés. Ce dessin peut s'utiliser pour tale d'oreiller d'enfant.

N^o 2. Bavolet d'une capote de bébé à broder en soutache et lace.

N^o 3. Fond de la capote de bébé. Ce dessin peut également servir pour dessus de peigne, essuie-plumes ou écran.

N^o 4. Garniture de pan-



17. CONFECTION ARCHIDUC (DOS).

éventail der
 le en étoffe
 nant double
 nt gracieuse-
 rpe écossaise
 cuirassé pour
 la draperie
 - Modèle de
 et Dussol,
 -Honoré.

DE PATRONS

er côté
 la cuirasse dé-
 15 et 16 du
 Hippocrate,
 24.
 Graziani, des-
 criésienne, des-
 côté
 n de mouchoir
 point de roses,
 ues à jours va-
 sin peut s'utili-
 e d'oreiller d'en-
 volet d'une ca-
 à à broder en
 laet.
 nt de la capote
 Ce dessin peut
 servir pour des-
 ote, essuie-plu-
 ran.
 arniture de pan-



6^e Année N° 274

Imp. Bachelier, Paris.

Dimanche 1 Avril 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

*Coiffettes de la M^{lle} Robillet et Dussol, 219, r. l'Horloge - Coiffes Provettes de la
 Parfumerie Ninon, 31, r. du Quatre-Septembre - Coiffes et Supens de la M^{lle} de Blainville, 31, Rue
 Vivienne - Coiffettes de la M^{lle} Schallard et Martin, 68, B^{is} Sébastopol, 68.*

[005].

talon au feston élargi
mandant une dentelle
bord.

N° 5. Dents de feston
contrariées, pour jupe
pantalons et lingerie
noire.

N° 6. Dents de feston
ou dents de coque
dusées, pour couvre-
rideaux, etc.

N° 7. Petite bordure
ton plumets et bro
anglaise, pour lin
d'enfant.

N° 8. Ecran à broder
ou dessus de pelote à
der au passé.

N° 9. Motif dans un
dallion, pouvant servir
dessus de mules ou de
toiles, ou bien encore
écran duchesse.

N° 10. Milieu de croix
à broder, sur satin
passé. On emploiera
nuances assorties aux
indiquées. On peut
utiliser ce dessin pour
sus de chancelière et
lieu d'écran.

N° 11. Bordure ou
brequin de cheminée
grecque se recouvrant
large lacet ou d'un vin
ou bien encore d'uni-
plication de drap sur
retenue par des ha-
laine couponnés.

N° 12. Tablette ou
sus du lambrequin de
minée.

N° 13 et 14. Des
mes pour tenture
ameublement. Ou



tailon au feston élargi, demandant une dentelle à bord.

N° 5. Dents de festons contrariées, pour jupons, pantalons et lingerie ordinaire.

N° 6. Dents de festons ou dents de coque gradues, pour couvre-pieds, rideaux, etc.

N° 7. Petite bordure, feston plumetis et broderie anglaise, pour lingerie d'enfant.

N° 8. Ecran à bougies ou dessus de pelote à broder au passé.

N° 9. Motif dans un médaillon, pouvant servir pour dessus de mules ou de pantoufles, ou bien encore pour écran duchesse.

N° 10. Milieu de coussin à broder, sur satin, au passé. On emploiera des nuances assorties aux fleurs indiquées. On peut aussi utiliser ce dessin pour dessus de chancelière ou milieu d'écran.

N° 11. Bordure ou lambrequin de cheminée; la grecque se recouvre d'un large lacet ou d'un velours, ou bien encore d'une application de drap sur drap retenue par des brins de laine couponnés.

N° 12. Tablette ou dessus du lambrequin de cheminée.

N° 13 et 14. Deux sommets pour tentures ou ameublement. On les fait



14 ET 15. DEUX COSSAGES DE DINER OU DE SOIRÉE.

en appliques, retenues par des points de feston, ou simplement en soutache. La tablette de dessus de cheminée peut s'utiliser en entre-deux et encadrer de grands rideaux de toile, sur lesquels on exécutera ces semés, jetés à intervalles égaux.

N° 15. Bordure au passé pouvant servir d'encadrement au motif n° 10, si l'on veut utiliser celui-ci pour un grand objet.

N° 16. Dessous de lampe ou plateau à broder en soutache.

La Femme chez elle et dans le monde. — Le succès de cet ouvrage s'accroît de jour en jour. La troisième édition, en vente depuis un mois à peine, sera bientôt complètement épuisée.

La Femme chez elle et dans le monde forme un très-élégant volume qui coûte 5 francs, pris dans nos bureaux, et 5 fr. 50 rendu franco par la poste. Envoyer le montant en un mandat-poste à l'ordre de l'administrateur de la Revue de la Mode, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.



20. COSTUME EN TISSU RAYÉ. 21. COSTUME ARLÉSIENNE (DEVANT). 23. CONFECTION (DOS). 22. COSTUME ARLÉSIENNE (DOS). 21. CONFECTION (DEVANT).

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Couturiers, couturières, modistes, lingères, fleuristes, toute la laborieuse phalange des ouvriers de la robe parisienne, travaillent à qui mieux mieux, inventent, créent, exécutent une foule d'objets merveilleux. — Pâques, voilà Pâques ! répète-t-on partout. Cela signifie modèles nouveaux, fraîches toilettes, vives couleurs.

Nous avons fait notre tournée afin d'offrir à nos abonnés tout un bouquet de primeurs. Quelles collections portera-t-on au printemps, quels manteaux ? Le mantelet léger se fera-t-il encore ? nous demande-t-on de tous côtés. J'espère avoir répondu à tout. Une des premières maisons de Paris, s'il vous plaît, car nous n'offrons jamais à nos abonnés que le dessus de tous les paniers élégants, a mis la plus grande complaisance à nous montrer tous ses modèles nouveaux.

Trois genres principaux de confection, variés à l'infini par la forme des garnitures, se disputent la faveur des femmes élégantes. Il y a d'abord la famille des paletots aux coupes sévères, avec manches un peu larges, très-garnies, courts par derrière et arrondis devant. Viennent ensuite les mantelets les plus coquets qu'on puisse voir, avec deux pans droits et assez longs devant, attachés par de grands nœuds de faille tombants ; derrière ils sont assez courts et terminés par des rubans : de faille repliés et posés en rangs serrés. Les uns ont des manches indépendantes, d'autres forment manche avec le morceau du dos. Il est fort difficile d'expliquer ces formes, où le caprice le plus complet a guidé d'habiles ciseaux. Tous ces modèles sont d'une rare élégance et vont dans la perfection.

Citons, entre autres, un mantelet dont le dos est orné d'un petit capuchon plat figuré avec la garniture. Il descend en pointe jusqu'au bas de la taille, et se compose d'un inextinguible feuillage de rubans mignons et de dentelles.

Le troisième groupe est celui des coquettes jêrines aux formes nouvelles. Il y en a en passementerie à jour toute couverte de petits grelots, disposés trois par trois, de l'effet le plus charmant ; d'autres également en passementerie ajourée, toutes fourrées de perles de jais bleutées jetant les reflets de l'acier ; ce petit vêtement moule les épaules et la taille sans qu'on sache comment. Tout en vous enveloppant discrètement, elles savent traiter la grâce de la tournure — Cela est coquet au possible. — Et les garnitures ? — Faille noire, cachemire de l'Inde noir ou beige disparaissent sous les rangs habilement disposés de dentelle de Paris ruchée, coquillée, entremêlée de mille petits effilés, de franges et de touffes de petit galon de soie gaufrée, de nœuds de faille, etc. Mais la grande nouveauté, ce sont les passementeries de perles de jais bleutées, couleur de feu et blond-beige. Je vous recommande la couleur de feu, qui produit des effets d'une grande originalité. — Tous ces modèles, exécutés en épaisse faille de Lyon, sont répétés en cachemire de l'Inde, ou noir, ou beige.

Il y a encore, dans un tout autre genre, des jaquettes en drap blanc grisâtre pour sortir en négligé, aller et venir de Saint-Germain et Versailles à Paris, sortir dans son parc pour faire la promenade apéritive du matin ; cela s'appelle du drap de cocher. Oui, messames, vous allez faire concurrence à M. Jean, à M. Pierre. Ces jaquettes s'attachent par de bons gros boutons en nacre bien simples ; et puis il y a deux grandes poches sur le côté et une toute petite devant pour glisser son... porte-monnaie, j'ai failli dire son étui à cigares. J'oubliais de vous dire que ces confections ressemblent à s'y méprendre, aux jaquettes masculines. Ce sont même, puisqu'il faut tout vous dire, ce sont des ouvriers tailleurs qui seuls peuvent les confectionner. Affaire à vous, messames, d'y mettre, en les portant, la grâce coquette qui manque quelquefois aux hommes.

Terminons cet important chapitre en disant un mot des utiles cache-poisnière que nous avons vu : le tissu beige clair semble fait en une sorte de crin léger ; un large filet marron et de gros boutons marron sont leur seul ornement ; mais leur coupe suffit pour indiquer leur provenance.

Parlons maintenant des charmantes parures que nous avons vues chez une des premières lingères de Paris. Il n'y a plus moyen de n'être pas jolie quand on peut se parer de toutes ces belles choses.

Voici d'abord une polonoise en mousseline blanche crêpe lisse, rayée dans toute sa longueur de larges entre-deux de valenciennes. Le bas est bordé d'une haute dentelle de même genre. Le côté gauche est relevé par un nœud et un coquillé de valenciennes. Devant, elle est décolletée en cœur. La manche, très-étroite, est également rayée d'entre-deux.

Ces polonoises, très-élégantes, se porteront sur des robes de faille de couleur décolletées ou simplement ouvertes ; la longue écharpe plissée en crêpe lisse et dentelle qui les termine derrière accompagne délicieusement la traîne. La mousseline crêpe lisse est un tissu aérien qui peut à la rigueur se blanchir, mais, en général, quand la toilette est

un peu fanée, on la fait remonter ; ce n'est guère plus cher et c'est toujours plus joli.

Comment décrire ces charmants fichus en Illyrienne aux mille nuances, lilien et Rembrandt, garnis de guipure de Mirecourt blanc écri et rouge ? Ces guipures se font dans nos Vosges, ne l'oublions pas. Une branche de girofle fixe ce fichu à la taille. Et ce fichu Marie-An'ônette en gaze brochée bleu céleste et imitation de malines ? Est-ce assez seyant sur une robe de soie noire, par exemple ? Cela fait de suite une charmante toilette de dîner. Il y a aussi de petits bonnets ou plutôt des prétexes à bonnet, tant c'est mignon, qui sont chiffonnés avec un peu de gaze Meals, nuance lilien et géranium rose, et ornés d'un plissé de fleurs pareilles ; des nœuds de corsage coq filés on ne sait comment, et qui donnent un air habillé à une robe toute simple.

Deux dernières nouveautés pour flûter. Un large ruban mou de la nuance vieux or, si en vogue pour les belles brunes ; la bordure à jour rappelle d'anciens dessins du seizième siècle. Ce ruban arrivait et n'avait pas encore été employé. Avis à celles qui aiment l'exclusif. Puis un collier tout parisien, très-juste à l'encolure, formé d'une mlèce et frère guirlande de petites fleurs des champs placée entre un plissé de tulle illusion blanc et une dentelle noire retombant sur le cou ; et vous le mettez avec une robe décolletée ou une robe de soie montante, cela va également bien. Je n'en ferais pas si je devais vous décrire tous ces charmants « riens ». Une fois de plus je répéterai : il n'y a au monde que les doigts des fées parisiennes pour savoir artistement chiffonner fleurs, plumes et dentelles.

La question des chapeaux est toujours intéressante en ce moment. Tout le monde ne dispose pas d'un budget de coquette et l'on est bien aise de savoir où dénicher de très-jolis chapeaux qui vont bien et dont les prix très-raisonnables varient de 30 fr. à 40 et 50 fr. M^{me} Dujardin, 3, rue de la Michodière, réunit ces deux précieuses qualités : élégance et bon marché.

On trouve chez elle de très-jolis chapeaux d'un goût simple et qui coiffent bien, tels que pailles noires ou blanches, garnis de rubans de deux tons et d'un joli bouquet de fleurs très-fines ; il y a encore des guirlandes-fançon avec brides de fleurs allant avec toutes les toilettes, du prix de 60 à 70 fr.

N'avons-nous pas profité le retour des mitaines ? Nous avons vu à la parfumerie Ninon, rue du Quatre-Septembre, 31, les mitaines Directoire prêtes à embrasser les jolis bras dans leur filet de soie noire brodée de rouge ou de cordonnet blanc crème brodé de blanc. Les plus longues remontent jusqu'au coude ; on pose sur le poignet un tout petit nœud de faveur assorti à la robe. La finesse et la longueur régissent le prix, qui varie de 2 fr. 75 à 25 fr. la paire. Celles-ci ont la longueur des gants à 15 boutons. Il y en a de différents prix, suivant la finesse et la longueur, que l'on compare à celle des gants ; longues comme les gants à 15 boutons, 25 fr. la paire ; 12 boutons, 18 fr. ; 8 boutons, 12 fr. 75 ; 4 boutons, 9 fr. 50 ou 7 fr. 50 ; 3 boutons, 5 fr. 75 ; 2 boutons, 4 fr. 75 et 2 fr. 75.

Il y a aussi les mitaines Louis XV, lacées, en peau de chevreau non glacée, longues comme les gants à 4 boutons, couleur de chair, gris-perle, suède, fer, etc. — Les gants longs Régence, en peau de chevreau non glacée, sont lacés au lieu d'être boutonnés ; de petits gland-couquets terminent le lacet. Ces gants se font en toutes nuances et coûtent 6 fr. 75 la paire.

Les mitaines sont charmantes, mais, à mon avis, ne peuvent détrôner un gant bien fait.

Terminons en disant que le cachemire retrouve sa vogue traditionnelle ; la corbeille de mariage doit toujours en contenir au moins un.

MARIE DE SAVERNY.

UNE RÉCEPTION A LA COUR D'ANGLETERRE

La description d'une des malinées de la reine Victoria offrira peut-être quelque intérêt à nos lectrices. Dans ces réceptions qui ont lieu, le jour, au palais de Buckingham, on présente à la reine les nouvelles mariées — et les jeunes filles en Age de l'être qui débutent dans le monde. Toutes les dames appartenant aux familles de l'aristocratie anglaise se font un devoir de venir saluer leur souveraine. Pour les Anglais, la reine représente la loi même, l'incarnation des institutions qui font la grandeur de leur pays, aussi l'entourent-ils d'un respect profond.

Cent dix dames, portant les plus riches toilettes, étaient venues à cette matinée. Afin d'éviter l'engorgement, on ne laissait entrer à la fois qu'un petit nombre de dames dans chaque salon. Cela permettait de bien examiner les toilettes. La couleur jaune dominait ; on eût dit un parterre émaillé de joujuelles ; cependant la nuance mandarine n'était employée qu'en garniture. Le vert et le bleu opale venaient ensuite. Beaucoup de lilien combiné avec le vert myrte, le bronze, le rose et le bleu saphir. C'était très-

seyan'. Les traînes et les manteaux de cour, un peu moins longue cette année, étaient en velours, en brocart très-riche et en damas aux fleurs de velours frappé. J'ai remarqué un manteau de cour de ce même damas avec un fond de satin lilien, fleurs et feuillages de velours bronze vert. La robe, forme princesse, en satin lilien, garnie de point et relevée par des bouquets de dentelles chinées. Le velours blanc était adopté par les jeunes mariées présentées ce jour-là ; nous citerons parmi elles la duchesse de Montrose, la marquise de Tavistock et lady Castlereagh. Les robes princesses se portaient beaucoup avec le manteau de cour ; d'autres formaient traîne par derrière, avec corsage en longue cuirasse par devant. T.ès-peu de robes d'une seule couleur ; le genre camaïeu cédait la place aux nuances vives savamment opposées.

Dans les coiffures, on voyait très-peu de plumes de couleur ; avis avait été donné qu'elles ne sauraient être considérées comme convenables pour le costume de cour. L'étoillette anglaise, très-sévère, n'admet que les trois plumes blanches pour les femmes, et deux seulement pour les jeunes filles. Il est de rigueur de porter cette coiffure un peu bixurée, — les plumes devant venir en avant, — avec le voile accompagnant la traîne. Cela vous a une petite saveur moyen âge qui vous reporte au bon roi Arthur recevant les belles châtelaines.

Les jeunes filles portaient de petites coiffures formées de simples marabouts accompagnant la forme de la tête, de manière à ce qu'elle parût très-petite ; d'autres avaient leurs cheveux tressés et réunis dans le dos en catogan. Pas une n'avait de faux cheveux ; les Anglaises poussent en ce moment ce genre de simplicité à l'excès. On n'aurait que trois cheveux qu'on les mettrait tous trois en tresse sans oser en ajouter un quatrième. C'est le genre du moment. — Beaucoup de fleurs et de feuillages sur les robes, et, pour les jeunes femmes, quantité de fleurs printanières.

Citons une guirlande de feuilles de begonia en velours relevant une tunique de point sur du satin blanc ; l'effet en était superbe. Il faut dire que la dentelle, dont on porte beaucoup dans ces cérémonies, embellit singulièrement ces riches toilettes. Sa très-gracieuse Majesté était un manteau de cour en satin noir, — elle n'a point quitté le deuil, — couvert de broderies merveilleuses exécutées en soie par des membres de l'École royale des Arts de l'Aiguille, fondation nationale présidée par la princesse Christian de Sleswig-Holstein, et patronnée par les dames de la famille royale et de la haute aristocratie. La reine portait le bandeau et le voile de deuil qu'une veuve anglaise ne quitte jamais, surmonté d'un diadème tout en diamants ; un collier en rubis cabochon d'Orient entourés de diamants ; le *kol-i-noor* (montagne de lumière) en broche ; puis les insignes des ordres de la Jarretière, de Victoria and Albert, de Louise de Prusse, de Sainte-Catherine de Russie, de Sainte-Isabelle de Portugal, de Sixte-Cobourg et l'ordre de la famille de Gotha. La princesse Bathrice, sa dernière fille, était vêtue de blanc, soie et velours ottoman, parure de diamants et de turquoises ; plusieurs ordres.

Une des toilettes les plus admirées a été celle de M^{me} Wooyens Kagenori, femme de l'ambassadeur japonais. La robe en soie clair de tene était garnie d'écharpes et de franges de même étoffe ; manteau de cour de plus magnifique-velours bleu de roi tout garni d'un grand bouillonnet fait d'une délicieuse gaze brochée. Parures de bijoux de toute beauté.

L'escorte fraîche et charmant des jeunes filles avait adopté le blanc en faille, en velours, en tulle, en gaze émaillée de mille façons variées.

Impossible de décrire toutes ces magnifiques toilettes, vrai régal des yeux. O regrette Regnault, quelles aquarelles pour votre plateau de grand coloriste !

Nous n'avons pas à faire de politique ici, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'au point de vue de l'art, une cour seule peut réunir autour d'une personne royale tant de magnificences.

Ajoutons, pour terminer, que tous ces superbes costumes d'un très-grand goût, venant de Paris, toujours de Paris, rien que de Paris.

MARIE DE SAVERNY.

L'IDOLE

(Suite)

Le soleil couchant embrasait l'entrée de la baie. Les yeux éblouis du promeneur se reposèrent sur le petit port qui s'ouvrait à gauche du château dont les vieilles tours avaient autrefois défendu l'accès. Une rivière alerte venait mêler ses eaux à celles de la mer, après avoir traversé de longues prairies, coupées de bouquets d'arbres qui offraient de ce côté un riant horizon de verdure. A l'extrémité du port, un pont reliait les deux rives et la route des terres à la presque rocheuse sur laquelle s'élevait le bourg et le

château. Il y a de rien, que l'échafaudé. M. cour serré.

Pourquoi ? Il souvent ce qu'il chose l'avertiss...

Mais les jase en grandes Be datent leur sent leurs petits c pierres. Le ch roir ; et, dans

Sa voix était E, d'ailleurs, M belle au monde. yeux en l'air, no nord de son faut écroula.

Tout à coup, devant lui, vers prise, courut à pendant l'été, s vivement. Ses ye la longue-voe leu

Mais, pour lui Il fallait bien qu nant. Il fêta. Q cendant alors la

Une calèche, d ent la saison des naire, c'était les juchés sur le sièg

Et des matelot au large col, pe sur le sommet de ment, ne se senta tier de l'homme c'est un autre rou sur le fol.

M. de Kerneve

— Myriam, dit grand-oncle l'am

Le vice-amiral

homme maigre, s

un peu chargé de

avec l'ère et les

quelques de ces m

légèrement cour

devenait plus at

lard à l'air pat

rondiens, au doub

dire que son inf

Il était le sub

sion d'aimer fort

brassa très-broya

vu cela, n'aurait

saisissait cette occ

jeune fleur dorée.

gna de lui M^{me} de

aise ; il trouva, e

charmant.

— Peste ! gro

Myriam, heur

plus, sans qu'un

dans la bouche d

mandé qui pouva

lait à demi-voix.

Apparemment c

avait de la dign

pas l'ombre de gal

che du dîner.

Ce fut un repas

que embarras cep

cesse les yeux de l'

il se retourna vers

en frappant s r non

dait de le remplir,

— Ah ! le drôle !

Ce valet en vis

des jovialités de M

crement fatig.

Comme on quitt

jardins. M. de Ke

donner qu'ilques ord

après de Myriam, l'

ce n'était pas.

— Vous voulez p

— D'où vous vien

hâte. Il y a des pressentiments qui, d'abord, n'ont l'air de rien, que l'on prend pour les fumées de l'imagination échauffée. M. de Kernovenoy se sentit un moment le cœur serré.

Pourquoi ? Il n'aurait pu le dire. Plus tard, il se rappela souvent ce qu'il avait ressenti à cette heure... Quelque chose l'avertissait que le malheur lui viendrait par ce chemin.

Mais les jacinthes, les chèvrefeuilles et les roses étaient en grandes fleurs dans le jardin; les magnolias répandaient leur senteur puissante, les oeillets sauvages ouvraient leurs petits calices odorants dans toutes les fissures des pierres. Le ciel était sans tache, la bête nide comme un miroir; et, dans le salon, Myriam, assise au piano, chantait.

Sa voix était encore un peu grêle; mais elle était si pure ! E, d'ailleurs, M. de Kernovenoy n'en trouvait point de plus belle au monde. Il vint s'asseoir devant la croisée, et les yeux en l'air, noyés dans le bleu, battant la mesure sur le bord de son fauteuil rustique et se berçant en cadence, il écouta.

Tout à coup, ses regards s'étant encore une fois tournés devant lui, vers le pont et la route, il jeta un cri de surprise, courut à une longue-vue qui demeurait toujours là, pendant l'été, sur son socle, au pied de la tour, et l'ajusta vivement. Ses yeux ne l'avaient pas trompé; le secours de la longue-vue leur était inutile.

Mais, pour lui avoir arraché cette exclamation soudaine, il fallait que l'objet qui les avait frappés fût surprenant. Il l'était. Qu'on imagine une calèche de voyage, descendant à la pente qui menait au port.

Une calèche?... Rien de moins rare sur cette route pendant la saison des bains. Seulement, ce qui n'était pas ordinaire, c'étaient les personnes du cocher et du valet de pied, juchés sur le siège. Deux marins.

Et des matelots de l'État : veste bleue, chemise flottante au large col, petit chapeau en toile crée crânement posé sur le sommet de la tête. Deux compagnons qui, probablement, ne se sentaient pas d'aise. On connaît le goût singulier de l'homme de mer pour les chevaux et les voitures; c'est un autre roulis que celui du navire, il se croit encore sur le flot.

M. de Kernovenoy appela sa fille :
— Myriam, dit-il, je vous annonce la visite de votre grand-oncle l'amiral.

Le vice-amiral d'Avrigné, qui était naguère un grand homme maigre, sec, de l'exérieur le plus froid, le modèle un peu chargé de l'officier de mer, avait beaucoup changé avec l'âge et les grades. Une heureuse fortune opère quelquefois de ces miracles. La haute taille de l'amiral s'était légèrement courbée en même temps que sa physionomie devenait plus affable. C'était, à l'heure présente, un vieillard à l'air paternel et doucement sarcastique, aux joues arrondies, au double menton, au teint rosé, ce qui faisait dire que son ancienne bile s'était tournée en rosé.

Il était le subrogé tuteur de Myriam, qu'il faisait profession d'aimer fort, d'admirer encore davantage, et qu'il embrassait très-bruyamment à l'arrivée. Ses officiers, s'ils avaient vu cela, n'auraient pas manqué de dire que « la vieille rose » saluait cette occasion pour se rafraîchir au contact de cette jeune fleur dorée. Quand l'embrassade fut donnée, le digne de lui M^{lle} de Kernovenoy pour la mieux voir à son aise; il trouva, comme s'y attendait, le tableau parfait et charmant.

— Pesté ! grommela-t-il entre ses dents, le gaillard !... Myriam, heureusement, n'entendit point; le baron non plus, sans qu'il eût une surprise d'un mot si libre dans la bouche de son grand-oncle, et l'autre aurait demandé qui pouvait bien être ce gaillard dont l'amiral parlait à demi-voix.

Apparemment ce n'était pas lui-même; M. d'Avrigné avait de la dignité quelquefois, de la bonhomie toujours, pas l'ombre de gaillardise. A ce moment on entendit la cloche du dîner.

Ce fut un repas de famille placide et gai, point sans quelque embarras cependant pour Myriam, qui surprenait sans cesse les yeux de l'amiral fixés sur elle. De temps en temps il se retournait vers le valet qui lui servait à boire, et, tout en frappant sur son verre un petit coup sec qui commandait de le remplir, murmurait :

— Ah ! le drôle !
Ce valet en vint à s'imaginer qu'il était le point de mire des jolivalités de M. l'amiral et ne s'en trouva pas médiocrement flatté.

Comme on quittait la salle et qu'on allait passer dans les jardins, M. de Kernovenoy présida son hôte, afin de donner quelques ordres, M. d'Avrigné, demeuré en arrière auprès de Myriam, lui dit plaisamment :

— Mignonne, la nuit vient. C'est l'heure où les jeunes filles aiment à rêver. Je ne voudrais point vous contraindre...

— À demeurer avec vous ? fit Myriam.
Eh ! marci ait de surprise en surprise. Tout ce que disait ce jour-là son grand-oncle lui paraissait extraordinaire, si ce n'était plus.

— Vous voulez parler librement à mon père ? reprit-elle.
— D'où vous vient cet étouement, ma chère ? Oul, je

voudrais dire deux mots à mon neveu sur un sujet bien intéressant... Et pourquoi ne vous confesserai-je pas que ce sujet-là, c'est vous, m'ignonne ?

Myriam sourit.
— Ce n'était peut-être pas de la surprise que vous m'avez fait éprouver tout à l'heure, répliqua-t-elle, mais plutôt un peu d'inquiétude... Me voilà bien rassurée. Si vous parlez de moi, mon père vous écoutera.

— Tolleu ! fit l'amiral, je l'espère bien qu'il m'écouterait !

Tous deux rejoignaient alors M. de Kernovenoy. Myriam se plaignit d'être lasse et annonça qu'elle allait se retirer chez elle. En même temps elle présentait son front à son père qui, sans répondre, y mit un baiser. M. d'Avrigné, qui regardait la mer, crut le baron à ses côtés. Il s'aperçut de son erreur.

— Hector, cria-t-il, où allez-vous ?
Où allait le père ? Sur les pas de sa fille.

— Je ne souffre point... Un peu de fatigue... Nous avons fait ce matin une longue course... Ce n'est pas de quoi vous alarmer.

— Bonsoir donc, ma chérie, fit-il en soupirant. C'est la première fois que vous me quittez si tôt après le dîner.

Il ne s'abstint qu'à regret. Une pensée lui était venue qui lui faisait mal :

— Les mères sont plus heureuses, murmura-t-il.
La mère aurait accompagné Myriam dans sa chambre et serait demeurée à son chevet. Le père avait connu ces joies qui lui étaient ravies depuis que Myriam avait cessé d'être une enfant.

C'est dans cette disposition d'esprit assez maussade qu'il se retrouva en compagnie de M. d'Avrigné. L'amiral, qui l'attendait, assis devant une table où l'on avait servi le café et fumant un excellent cigare, l'accueillit par un éclat de rire.

— Je vois, dit-il, que votre folie est sans remède. Vous serez toujours un père trop passionné, mon cher Hector.

Cette petite leçon moqueuse ne plut point du tout à M. de Kernovenoy, qui répondit assez brusquement :

— Ne parlez point de ce que vous ne pouvez avoir ressenti, monsieur. Vous n'avez que des fils.

— Quatre. Je ne m'en plains pas. Je suis du vieux temps où l'on aimait mieux les garçons.

— Solt. Vous m'accorderiez pourtant que nous ne saurions trouver le même plaisir à nous voir revivre dans des êtres faits comme nous...

— Avons-nous été si mal faits ?

— ... Que dans ces créatures délicates, douces de ce que nous ne saurions jamais avoir, la grâce. Lorsqu'on nous assure que nos fils nous ressemblent, cela ne nous procure point les mêmes sensations que si on nous le dit de nos filles...

— Oh ! oh ! grommela M. d'Avrigné, vous ne regrettez donc plus que ce soit à vous décidément que Myriam ressemble ?

Le baron ne répondit pas.

— Allez ! reprit l'amiral, ce n'est pas non plus une chose sans douceur que de se revoir dans ses fils tel qu'on était à vingt-cinq ans. Les fils ont du bon. On dit, il est vrai, que nos filles nous quittent plus tard, et jamais aussi entièrement. Je conviens que, de mes quatre fils, les deux plus jeunes sont, l'un au Japon, l'autre aux Antilles; tous deux servent dans la marine, comme vous le savez.

— Je le sais.

— Un autre encore, mon attaché d'ambassade, est en Angleterre, continua l'amiral avec complaisance. L'aîné me reste, le capitaine Robert, un beau capitaine !... Il est en garnison près de Paris... Eh bien, je me suis accoutumé à vivre souvent loin d'eux.

— Oh ! fit ironiquement M. de Kernovenoy, vous avez l'humour facile.

— Aussi, lorsqu'il s'agira de les marier, mon émotion ne sera-t-elle pas la même que si je mariais une fille.

Le baron tressailla :

— O ! si, murmura-t-il, une grande, une terrible émotion. Vous dites bien !

— Justement, reprit M. d'Avrigné, tout en humant son café à petits coups, le capitaine Robert est possédé en ce moment d'une satanie démangeaison de mariage.

— En vérité ? répliqua distraitement M. de Kernovenoy. Singulier goût pour un bussard.

— Il a payé sa dette, il peut déposer le sabre. Robert donnerait sa démission...

— Je souhaite qu'il trouve une femme à son gré.

Il y eut un court silence; puis M. d'Avrigné se remit à rire.

— Hector, demanda-t-il, avez-vous rêvé quelquefois aux qualités que vous voudriez voir réunies dans votre genre ?

— Nos ennemis n'ont pas de qualités.

— Le mot est vil; mais ce n'est qu'un mot. Il faudra bien que vous ayez un genre tôt ou tard.

— Tard, s'il vous plaît.

— Allez-vous qu'il fut honnêtement riche ?

— Eh ! que m'importe ? Je ne m'en soucierais guère. Riche, je le suis.

— Qu'il fût bien tourné ?... Ah ! voilà qui ne serait peut-être pas indifférent à Myriam.

— Vous êtes tout à fait plaisant.

— Qu'il eût du mérite et de l'esprit ? Cela devient rare.

— A vous parler franc, dit le baron d'un ton sec et en se levant, je préférerais qu'il n'eût ni l'un ni l'autre.

— Morbleu ! s'écria l'amiral qui s'alluma et qui se leva à son tour, il va donc falloir que je vous parle net ?... Je vous connais bien, mon neveu, je n'aurais pas besoin de cette occasion pour apprendre que vous n'êtes pas un bon père à la façon des autres bons pères... Aimer ses enfants pour soi, rien que pour soi, mais cela, monsieur, c'est d'un paillard !... Ah ! vous préféreriez que votre genre fût... tranchons le mot, que ce fût une bête, afin de garder à vous l'esprit de votre fille, n'est-ce pas ? L'esprit entraînera le cœur, sans doute. Elle méprisera son mari, elle n'aimera toujours que vous... Joli calcul ! Et le bonheur de Myriam, qui est ma petite nièce et ma pupille, enfin, vous n'en tiendrez donc point de compte ?... Voilà de l'égoïsme qui va le front haut et sans masque, à la bonne heure ! Toutefois vos pensées paternelles sont marquées de la griffe diabolique de votre intérêt... Quand je vous dis que vous êtes un paillard !...

— De grâce, monsieur, répliqua le baron avec un calme menaçant, ne vous échauffez point; d'ailleurs, puis-je vous me livrer bataille, n'employez pas d'armes que je pourrais retourner contre vous. Ne parlez pas d'intérêt, car, enfin, je devine ici le vôtre...

— Le mien ?... Voulez-vous me donner à entendre ?...

— Que le mari honnêtement riche, d'ailleurs, bien tourné, et doué de mérite et d'esprit, auquel vous seriez aise de me voir rêver, c'est le capitaine Robert, eh bien ! oui.

— Et quand cela serait ? reprit l'amiral avec un redoublement d'impétuosité juvénile; quand j'aurais médité de vous proposer mon fils pour votre fille, la proposition n'est-elle pas honorable pour tous les deux ? Si les Kernovenoy sont bons, les Avrigné ne sont pas mauvais. Mon bien, divisé en quatre parts, peut encore figurer dans un contrat. Robert est un cavalier comme on n'en voit plus guère en ce temps, et c'est un garçon de principes. En quoi il pourrait vous servir d'exemple. Je n'ai eu qu'un tort en tout ceci, c'est de prendre d'abord des détours et de vous envelopper tout à l'heure, au lieu de monter franchement à l'abordage...

— A la bonne heure, fit M. de Kernovenoy; j'aime assez les figures, car elles permettent de s'expliquer sans employer les mots car qu'on ne se pardonne point... Monter à l'abordage !... Vous auriez eu le plus grand tort de l'essayer, monsieur. Je me serais fait sauter...

— Vous refusez mon fils ?... Je vous donne deux ans, trois ans, Hector.

— Je le refuse.

— Et les raisons, le vous prie, les raisons ?

— Je pensais vous les avoir dites. Je ne me laisserai point prendre ma fille.

M. d'Avrigné machonnait son cigare et s'essuyait le front.

— Comme il vous plaira, dit-il d'un ton qu'il s'efforçait à présent de contenir; mais au diable votre obstination, Hector ! Les jeunes gens sont faits l'un pour l'autre, je vous le dis, et quand ils se seront vus...

— Ils ne se verront point, répliqua le baron.

— Je crois, s'écria l'amiral, que vous nous donnez notre congé.

— Vous ne croyez point ce qu'il faut croire, reprit M. de Kernovenoy d'une voix brève et dure. Ce soir, encore, j'étais le plus heureux des hommes et je vous considérais comme le meilleur de mes amis. Vous êtes venu m'apporier la guerre, vous avez pris plaisir à faire passer devant mes yeux l'avenir que je ne voulais point voir et à me faire toucher du doigt la réalité qui brisera ma vie. Vous êtes donc mon ennemi désormais; je me mets en garde contre vous et les vôtres. C'est le droit de défense, j'en use et je vous blesse; j'en suis fâché.

— Moi, non ! fit l'amiral; car j'importe un droit aussi, celui de faire savoir à tous nos parents et nos alliés que vous êtes fou.

Sur cette menace que le baron ne releva pas, M. d'Avrigné tourna les talons, héla ses deux marins qui accoururent, et leur donna cinq minutes pour mettre ses chevaux à la calèche. Les malheureuses bêtes avaient fait douze lieues dans l'après-midi; mais il était homme de mer, accoutumé aux navires, des montures qui ne se lassent point.

La nuit suivante renouvela, pour M. de Kernovenoy, la terrible nuit, qui, treize ans auparavant, avait failli être sa dernière. Il passa celle-ci comme l'autre dans sa tour, les yeux attachés sur l'ombre mouvante du flot. Il revoyait, comme alors il l'avait vu, l'isolement qui le dévorait s'il ne savait échapper au monstre; il entendait, comme il avait cru l'entendre, l'arrêt du destin qui le condamnerait.

Seul... Tu vivras seul ! Et si tu ne le peux, tu mourras !

Qui avait signifié cet arrêt inévitable? M. d'Avrigné, un parent, un ami, le plus cher, le plus respecté de ses amis, la veille encore. Peut-être avait-il été heureux que ce fût lui.

Certes, ce n'était point de l'amiral qu'il attendait ce coup. Il croyait que ce vieillard l'aiderait plutôt à retarder la chute de son bonheur, bien loin de s'employer le premier à le détruire. Ce qu'il devait à l'oncle de Marie d'Avrigné, au grand-oncle de Myriam, avait arrêté le feu d'un emportement qui, sans toutes ces considérations, eût été redoutable. Un autre que l'amiral se serait attiré une plus sanglante réplique, et eût payé plus cher l'avertissement.

Tout à coup Hector de Kernovenoy frissonna... Les pensées cruelles battaient de l'aille autour de lui comme une volée sinistre, depuis quelques heures; mais celle-ci venait de le souffleter au passage...

Myriam, le soir, après le dîner, s'était retirée dans sa chambre, ne donnant à sa retraite qu'un motif à peine croyable, sa lassitude causée par une promenade qui n'avait pas été plus longue que les excursions quotidiennes. La jeune fille, avant de rentrer chez elle, était demeurée seule un moment avec l'amiral. M. d'Avrigné lui avait-il fait part de l'étrange objet de sa visite à Kernovenoy?

(A suivre.)

PAUL FERRET.

PRIME

OFFERTE A NOS ABONNÉES

Le succès de l'Album *les Mois*, de MM. Coppée et Giacomoelli, a été tellement grand que la première édition de ce livre artistique s'est trouvée épuisée en moins de quinze jours après son apparition.

Une nouvelle édition a paru, et cela nous permet de donner satisfaction à un grand nombre de personnes qui nous ont demandé ce magnifique ouvrage, avec la réduction de prix accordée aux abonnées de la *Revue de la Mode*.

Nous sommes désormais en mesure de satisfaire immédiatement à toutes les demandes.

L'Album *les Mois* est délivré dans nos bureaux au prix de 20 francs (au lieu de 30 francs) à toute abonnée de la *Revue de la Mode* qui justifiera de son titre d'abonnée. Pour les départements, le port et l'emballage coûtent 3 fr. en plus.

LA COQUELUCHE

Vous désirez savoir, madame, s'il n'existe aucun remède efficace contre la coqueluche; si celui qu'on vous a indiqué par le *gas de l'éclairage* est dangereux; enfin, si vous devez, sans rien faire, vous résigner à voir souffrir vos enfants jusqu'à ce qu'il plaise à la nature de les débarrasser de cette fâcheuse maladie.

Je ne suis pas partisan du système qui consiste à ne rien faire. Si nous n'avons pas un médicament spécifique capable d'arrêter brusquement la coqueluche, nous possédons quelques moyens de soulager les pauvres petits malades, d'abréger leurs souffrances et même le cours de la maladie.

La coqueluche est une affection contagieuse; par conséquent il ne faut pas laisser vos petits enfants en contact avec leurs frères ou sœurs, s'ils en ont, ni avec les enfants de vos amis, sous peine de voir la maladie se propager successivement des uns aux autres.

La coqueluche se montre rarement dès les premiers jours avec tous ses symptômes caractéristiques, c'est-à-dire une toux convulsive, revenant par quintes plus ou moins fréquentes, accompagnée d'inspirations bruyantes et sonores avec rejet de mucosités filantes et glaireuses. Elle débute presque toujours par une espèce de bronchite catarrhale qui constitue la première période de la maladie. Celle-ci a une durée moyenne de huit à quinze jours pendant lesquels la toux est d'abord sèche et assez fréquente, surtout pendant la nuit. Bientôt après survient un léger rhume de cerveau, les yeux sont larmoyants et la fièvre se montre avec plus ou moins d'intensité. Les enfants sont inquiets, capricieux, agités pendant le sommeil, et leur expectoration ne diffère pas de celle d'un rhume ordinaire.

Pendant la dernière période, dite *période convulsive*, la toux devient plus rare et ne se montre plus que par quintes. Celles-ci sont ordinairement annoncées par un peu d'oppression, un chatouillement incommode vers le larynx, une accélération des mouvements respiratoires, un air d'effroi et d'anxiété. Presque aussitôt l'accès éclate. La toux est alors violente, saccadée et si rapide que la respiration est impossible; aussi la suffocation est imminente. L'air ne pénétrant plus dans les poumons, la face se congestionne et bleuit, les veines du cou se gonflent et se dilatent, les yeux sont

baignés de larmes, les artères battent avec force, la peau se couvre d'une sueur froide et le malade rejette par la bouche et par le nez une quantité de mucosités filantes et albumineuses. Heureusement que cet état ne dure guère plus d'une minute. Il se termine ordinairement par une forte inspiration sifflante après laquelle tout rentre dans l'ordre. Il n'est pas rare d'observer des vomissements pendant les quintes de toux; ces quintes se répètent plus ou moins souvent, depuis vingt jusqu'à soixante fois par vingt-quatre heures. Il est beaucoup d'enfants qui, aussitôt après l'accès, reprennent leurs jeux et leur gaieté. Mais lorsque les quintes de toux sont longues et rapprochées, elles sont suivies d'un malaise général, de douleurs dans la tête et dans la poitrine; la face reste quelque fois bouffie jusqu'à la fin de la matinée.

Pendant la troisième période ou *période de déclin*, les quintes de toux deviennent moins violentes et plus rares; elles sont également moins longues, moins pénibles et tendent à se rapprocher d'une bronchite ordinaire qui est la fin de la coqueluche.

Traitement. — La médecine ne possède point un remède spécial capable d'arrêter la coqueluche dès son début. Aussi faudra-t-il recourir à différents moyens selon les diverses périodes de la maladie. A'insi, lorsqu'on a à craindre le développement de la coqueluche et que les enfants commencent à être atteints des premiers symptômes qui sont ceux de la bronchite, il faut se hâter de guérir cette bronchite, et, après avoir employé tous les moyens convenables, si la coqueluche éclate, il est à peu près certain qu'elle sera plus courte et plus bénigne.

La première indication, c'est de laisser l'enfant au lit pendant la fièvre; puis, quand on le lève, on lui fait garder la chambre en y conservant une température douce et, autant que possible, toujours égale. Il faut n'employer que des boissons chaudes et adoucissantes, telles que la tisane de mauve, de violette ou de fruits pectoraux, tantôt seule, tantôt coupée avec du lait. On donne en même temps une nourriture légère et on entretient la liberté du ventre.

Dès que la toux devient fréquente, il faut recourir aux vomitifs souvent répétés. Si l'enfant est jeune, on emploie simplement le sirop d'ipécacuanha, à la dose de 30 à 50 grammes, administré par cuillerées à café de dix en dix minutes. Lorsque l'enfant a dépassé l'âge de deux ans, on choisit de préférence la poudre d'ipécacuanha, à la dose de 30 à 60 centigrammes. Les vomitifs ainsi administrés ont un double avantage: ils exercent une action spécifique sur les bronches et provoquent l'expulsion des mucosités dont la présence sollicite les quintes de toux. On peut ajouter à ce traitement une cuillerée à café ou une cuillerée à dessert, selon l'âge du petit malade, de sirop diacode dans la tisane pectorale. Tous ces moyens, très-efficaces pour combattre le rhume, suffisent également dans les cas de coqueluche légère.

Dans les cas plus graves et lorsque la maladie est passée à la dernière période, il faut employer un traitement plus énergique.

(A suivre.)

DOCTEUR LEARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Polage au macaroni au gras.
Hors d'œuvre.
Sole Joinville.
Poupiettes farcies.
Fois gras à la gelée.
Pintade rôti.
Salade Bagration.
Pommes de terre nouvelles.
Omelette soufflée.
Bombe glacée.
Dessert.

Poupiettes farcies. — Ce plat d'ancienne cuisine française est assez difficile à bien réussir; il demande beaucoup de soin et une cuisson très-surveillée. Prenez de la noix de veau, coupez en lames très-minces. Vous faites une farce avec du jambon, un peu de lard, très-peu de chair à saucisses, de la mie de pain, des fines herbes; le tout haché menu. Battez un œuf entier avec une cuillerée d'eau-de-vie; mêlez bien avec la farce, sel, poivre, épices et champignons hachés, ou bien truffes hachées. La truffe et le champignon ont des parfums qui s'excluent; il ne faut jamais les mélanger.

Mettez une ou deux cuillerées de farce dans une petite tranche de veau; roulez comme une serviette et ficellez avec du gros fil. De cette forme vient sans doute le nom de poupiette, petite poupée. Placez-les dans une casserole avec du beurre frais et un bouquet, s'il n'y a pas de truffes; mouillez et faites cuire à feu doux, avec feu dessus. Elles doivent prendre une jolie couleur blonde et rendre du jus. Otez les fils et servez sur des tranches de pain coupées en cœur ou en losange.

On peut braiser la poupiette ou bien la mettre à la brache; mais, dans ce dernier cas, on la pique de petits lardons.

Elle doit toujours être très-cuite.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les dames de la province et de l'étranger qui désirent avoir de jolies toilettes peuvent en toute sécurité s'adresser maison Rébillot et Dussol, 219, rue Saint-Honoré, Paris. Envoyer adresse et longueur de jupe. Envoi d'échantillons.

Le PORTIFIANT par excellence des phthisiques, des vieillards, des enfants débiles, de toutes les constitutions délicates, c'est le **Via Aroud au quina** et aux principes nutritifs de la viande. Avec l'appétit il rend les forces et la santé. Prix: 5 fr., pharm. Aroud, à Lyon. T^{tes} pharmacies.

PATE ÉPILATOIRE DÜSSER. — Les dames qu'incommoderait un duvet importun sur les lèvres ou sur les joues doivent employer, de préférence à tout autre produit, la *Pâte épilatoire* de M^{me} Dussol, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau. Prix: 10 francs. Bien supérieure aux poudres, elle est sans aucun danger pour la peau et d'une réussite certaine.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

La peinture sur soie. — On trouve de la soie toute préparée pour peinture à l'aquarelle chez les principaux éventaillistes. On peut la préparer soi-même avec de l'eau gommée dont on imbibe, avec une éponge fine, le tissu bien tendu. Procédez avec légèreté. Laissez bien sécher. Il est préférable d'en acheter de toute préparée; il faut beaucoup d'habitude pour ne pas faire de laides taches de gomme. Le grand secret, pour bien réussir la couleur avec le soie blanche ou autre, c'est de délayer la couleur avec un peu plus d'eau possible, et de faire le bord des fleurs avec un pinceau mouillé, plus on évite les bavures. Pour peindre sur soie ou satin de couleur foncée, mêlez au rose d'aquarelle une pointe de blanc de gouache. Pour le feuillage, prenez du jaune de chrome de gouache, cela le rend vigoureux et naturel de ton. Mêlez du blanc de gouache pour les feuillages d'un vert-bleu-gris. — On peut beaucoup maintenant sur la toile, la batiste et la percaline. Mouillez le moins possible.

Le quarante-troisième numéro du *Journal de Musique*, qui vient de paraître, contient:

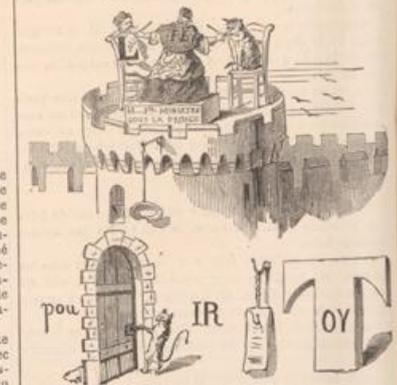
MUSIQUE: *Sérénade* extraite de la *Sorcellerie* (représentée pour la première fois hier au théâtre des Bouffes-Parisiens), poème de Noriac et Molnaux, musique de Léon Vasseur. — *Le Bain des Charbonniers*, chanson, paroles et musique de Gustave Nadaud. — *Prométhée*, air de ballet, musique de Beethoven. — *Valse n° 1*, musique de Weber.

TEXTE: Un Anniversaire. — *La Walkyrie* à Vienne. — Notre Musique. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements): un an, 48 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 25.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Où il n'y a rien, le roi perd ses diables.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-général, 13, quai Voltaire.